

## LA STATION DE CANA PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

Le rapport général de la Conférence ne contenait pas cette fois, on s'en souvient, de comptes rendus spéciaux sur les diverses stations. Nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir mettre sous leurs yeux des lettres qui suppléent à cette lacune, surtout lorsqu'il s'agit d'une station comme celle de Cana, moins connue que d'autres de nos lecteurs.

*Lettre de M. Kohler.*

Cana, le 17 mars 1882.

Cher monsieur Casalis,

Depuis que les hostilités ont cessé, nous nous sommes occupés, comme vous savez, à réorganiser nos Eglises, plus ou moins dispersées par la grande tempête qui a passé sur le Lessouto. Sous ce rapport, Cana est sans doute une des stations qui ont le moins souffert. Dans trois annexes sur cinq qui se rattachent à cette station, l'œuvre s'est plus ou moins continuée pendant la guerre. Les évangélistes sont restés à leur poste. Massoupa s'est conduit convenablement à leur égard ; il leur a fait comprendre, ainsi qu'à ses gens, qu'il ne s'attendait nullement à ce que ceux qui étaient employés comme catéchistes prissent les armes. Sur la station même, les services ont toujours eu lieu comme à l'ordinaire, seulement ils ont été suivis d'une manière moins régulière. Il n'y a que deux annexes où l'œuvre ait été complètement discontinuée. L'une est située à T'éyétyaneng, chez le chef Tukunya. Vous savez que c'est dans cet endroit que les premiers coups de feu ont été tirés : Tukunya ayant résisté, Massoupa est venu prendre son bétail pour le punir d'avoir livré ses armes au gouvernement colonial. Ici l'évangéliste, au lieu de se tenir à part, a fait le coup de feu contre Massoupa, et a dû en conséquence s'enfuir à Masérou avec

tous les habitants du village, qui a été immédiatement dispersé. Il y avait sur cette annexe trois membres de la classe et une petite école qui nous donnait beaucoup de satisfaction. L'évangéliste a vécu jusqu'à maintenant dans les camps où sa piété a, sinon fait naufrage, du moins beaucoup souffert ; de sorte que je ne puis songer à le rétablir dans ses fonctions présentement. Je n'ai encore fait aucune démarche auprès du chef Massoupa pour être autorisé à repourvoir le poste de Térytényaneng. Cela pour deux raisons qui sont sans réplique : 1<sup>o</sup> je n'ai point d'évangéliste à y placer ; 2<sup>o</sup> je ne puis pas même assurer aux quatre catéchistes actuellement à l'œuvre le modique salaire que nous leur accordons d'habitude. La deuxième annexe où l'œuvre a été interrompue est celle de Péka. Vous connaissez sans doute cet endroit, c'est de là que Molapo vint s'établir à Cana. Ici, l'évangéliste et tous les chrétiens ont suivi Jonathan pour se joindre à l'armée coloniale. Ils sont partis au moment où nous nous préparions à faire la dédicace de la petite chapelle que je venais d'achever sur cette annexe. Grâce à Dieu, celle-ci, sauf quelques vitres brisées, est restée intacte. Depuis quelques mois les chrétiens et l'évangéliste sont de retour, de sorte que, le 26 du mois dernier, nous avons fait la dédicace de la chapelle, et j'ai admis dans l'Eglise, par le baptême, cinq adultes. Ceux-ci auraient été baptisés en 1880 si la fête de dédicace avait eu lieu. Pour cette circonstance, MM. Dormoy et Keck fils ont bien voulu me prêter leur concours. M. Duvoisin devait aussi être des nôtres, mais il venait d'être frappé dans ses plus chères affections par la mort de sa petite fille ; cette triste circonstance nous a doublement fait regretter son absence. La journée a été bonne ; les païens étaient nombreux et très attentifs. Que le Seigneur veuille faire germer dans les cœurs la bonne semence de sa Parole, qui y a été semée dans ce jour.

Ainsi, vous voyez que, excepté à Térytényaneng, la prédication de l'Évangile est faite régulièrement dans toutes les

annexes qui se rattachent à Cana. Toutefois, il ne faudrait pas conclure de cela que l'œuvre marche aussi bien que nous le désirerions. L'Eglise a été trop fortement secouée pour avoir déjà repris ses forces. Je la comparerais volontiers aux os desséchés dont parle le prophète, qui ont été réunis, recouverts de nerfs et de chair, mais auxquels manque encore le souffle de vie. Il n'est point en la puissance de l'homme de le donner ; mais si nous nous unissons avec tous les amis de notre œuvre pour demander à Dieu une nouvelle effusion de son Esprit, il ne restera pas sourd à nos requêtes.

Nous avons repris notre petite école au commencement de janvier, mais elle est bien peu suivie. Les païens ne paraissent pas se soucier d'instruire leurs enfants, et les chrétiens de la station, qui sont bien peu nombreux, n'ont pas d'enfants, ou ils sont encore trop jeunes pour entrer à l'école. Si la paix était une fois assurée, je crois que la situation changerait et que les indigènes tourneraient leurs pensées vers nos écoles ; mais, pour le moment, ils sont tout entiers aux préoccupations politiques, surtout dans ce district. Il ne s'y passe pas une semaine que les habitants ne soient appelés à Thaba-Bossiou pour une chose ou pour une autre.

L'année dernière, nous avons eu plusieurs défections à déplorer, entre autres celle d'un ancien de Cana, qui vient de prendre une seconde femme. Les nouvelles recrues ne sont pas encore venues compenser ces pertes, mais je dois mentionner que j'ai reçu dans la classe deux femmes il y a quelques semaines. Dieu veuille que ce soit les prémices d'une riche moisson.

Hier j'ai été à Bérée pour rencontrer M. et Madame Mabile. On éprouve du plaisir à les sentir de nouveau au milieu de nous. J'ai eu aussi la joie de faire connaissance avec M. Krüger, qui avait accompagné M. et Madame Mabile à Mabouléla.

Je ne veux pas terminer sans vous exprimer le regret que j'éprouve en apprenant que vos forces vous obligent à laisser à d'autres la place que vous avez si dignement occupée pendant si longtemps. Veuille le Seigneur bénir le repos relatif dont vous allez jouir et vous conserver encore de longues années à votre famille et à la famille missionnaire.

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Casalis. Saluez aussi de ma part tous vos chers enfants.

Recevez, cher monsieur Casalis, mes salutations les plus affectueuses.

Votre tout affectionné,

F. KOHLER.

*Lettre de Madame Kohler.*

Cana, le 22 mars 1882.

Bien chère madame Casalis,

Appartenant à la grande famille missionnaire dont tous les membres ont une place dans votre cœur, je prends avec confiance la plume pour venir vous entretenir un moment de nous et de notre œuvre. Je sais que ma lettre ne vous trouvera pas indifférente à notre égard. Je dois presque commencer par vous faire faire connaissance de nouveau avec Cana et surtout avec ses habitants. La station elle-même a peu changé durant ces années de guerre et de ruines. La grande maison, commencée lors de notre retour de Lérivé, et qui nous promettait un peu plus de place et de confort, n'a guère pu avancer dans de telles circonstances. Quelque chose cependant a été ajouté à l'endroit et lui donne un air plus animé et plus pittoresque qu'auparavant. Je veux parler du village de Lépoko, le fils aîné de Massoupa. Ce jeune chef est venu s'établir sur la montagne de Cana, juste au-dessus de la station. Cette position commande une immense et magnifique vue sur tout le pays d'alentour. Maintenant